

Photo Doc.

Les rendez-vous de la photographie documentaire



Quand on prend des photos normalement avec un appareil normal entre copains, ou dans la famille, on prend souvent des grands plans de plusieurs personnes à la fois. Et là, nous prendre directement tout seul et rien que le visage... Déjà il est assez près de nous et puis on a l'impression qu'il veut nous prendre

... quelque chose... Je ne sais pas comment expliquer ça. J'ai l'impression que c'est comme s'il voulait rentrer dans notre vie, il voulait partager quelque chose avec nous... Il ne veut pas s'imposer, mais comment dire... il veut rentrer dedans pour voir ce qui se passe, comment on ressent la vie, comment enfin on voit les choses, enfin tout quoi. Et c'est ça qui est intéressant chez Marc. C'est qu'il essaie de prendre des photos pour voir qu'est-ce qu'on pense à travers nos visages, à travers

nos pensées, nos regards. Ce n'est pas de la curiosité. Moi je pense qu'il fait son métier et il le fait très bien. Ça fait partie de son métier... Peut-être que c'est son caractère, qu'il a envie de faire ça et bon pourquoi l'arrêter ? Il le fait très bien donc il peut continuer...

Cette édition est placée sous le parrainage de

MARC PATAUT

LA TOTALE

“De proche en proche”

Il n'en fait qu'à leurs têtes... pour mieux les voir.

Vivre.

Marc Pataud rentre dans cette galerie de visages pour voir ce qu'il s'y passe. Qu'est-ce qu'ils pensent ?

Cela fait quarante ans et quinze projets qu'il s'est engagé dans ce massif acte politique pour en dissoudre l'invisibilité totale.

Incluant avec une impudeur toute perso : *“ Mon corps ”* son bide, sa panse, sa bedaine, sa chaire. Avec en sous titre *“ Tout est à ventre ”*. Il ne lui suffira pas de le montrer pour mettre *“ L'autre en je ”*, le nouveau défi de Photo Doc.

Tels des petits refuges ventrus ils attendent au bout de ce long parcours, avec leurs gueules robustes pour mieux localiser ces visages qu'on déguste.

Leur naturelle timidité affrontée enlace les visiteurs. Il ne suffira pas de le montrer pour que l'autre devienne *Je*.

En soulignant le rapport de tous à lui même, au delà du travail documentaire, il s'efforce de le positionner socialement dans cette accumulation de rencontres.

Il mêle sur son terrain la quête documentaire à des réalités désordonnées.

Il passe tant de temps avec chacun pour compléter ce travail que s'esquissent quelques contours d'archives familiales, embrasées par les flambées existentielles qui accompagnent l'époque.

“De proche en proche” Marc Pataut parle de *“L'autre en Je”* et nous en balance sa totale masse.

Depuis sa création, en 2015, la Photo Doc. foire s'est toujours confrontée au réel, mais cette année est encore plus particulière, elle (re)met en jeu le lien social, le lien avec le vivant que la création fait exister, auxquels nous croyons et défendons.

Voilà notre manière de participer avec vous à l'élaboration d'une société meilleure.

MANIFESTE

Sophie Artaud pour Photo Doc.

POUR UN INVISIBLE REVOLUTIONNAIRE

Le matériau documentaire recèle des pouvoirs magiques que nous commençons peu à peu – en raison de la relative nouveauté du fait photographique comme geste et comme empreinte culturelle – à comprendre et à découvrir.

Ce matériau est un trésor et nous ne le savions pas. Et nous avons cheminé, dans l’illusion d’un abandon du monde, orphelins du réel, avec ce joyau caché dans la doublure de nos manteaux. Enfants comblés de la modernité numérique, nous voici désarçonnés par la splendeur équivoque et mystérieuse, encapsulée par mégarde, de son rayonnement.

C’est un matériau vivant, doté d’une surface, et d’une épaisseur, et d’interstices. C’est une chair, un grain – des nuées de grains qui, à mesure qu’on s’en approche, disparaissent dans un espace-temps de désintégration onirique, révélant l’organique enfoui de sa matière.

C’est un matériau porteur d’histoires et de réminiscences – on pourrait dire matériau conducteur – mais aussi pourvoyeur d’une présence au monde dont nous avons choisi, avec Photo Doc, de suivre obstinément le fil.

Car on ne sort pas indemne, pour le meilleur, de ce chemin de travail, de recherche, de création et d’interrogation, d’expériences et d’engagement. Et des histoires à suivre et à conter, nous en avons et les faisons exister comme autant de preuves d’un dialogue intime et vivant avec le réel, qui fonde à lui seul le geste photographique.

Ainsi en va-t-il des artistes, photographes, plasticiens et chercheurs dont nous partageons la démarche. Tandis que sous nos yeux leurs séries se complètent, leurs histoires ou leurs performances prennent un sens historique et s’inscrivent comme autant d’évidences dans un devenir et un savoir collectif ; et que se multiplient, pour eux comme pour nous, les coïncidences, les incises miraculeuses, les décisions tacites, les phénomènes de reconnaissance, les réponses attendues et inattendues.

Ces constats prometteurs, ces observations lucides nous ont naturellement engagés à explorer la photographie, l’image, et la démarche documentaire dans leur régime d’altérité sensible, sous le prisme d’un art heuristique et d’une intime reconnaissance.

Altérité philosophique, décollée des obligations morales : celle de l’écart, celle de l’entre comme entendu par François Jullien, devenue, plus qu’une relation, un espace d’expression et de transformation. Altérité de l’intime tel que l’élucide Michaël Foessel, vécue non pas comme un espace privé mais comme le lieu d’une reconnaissance mutuelle et du partage. Comme la condition d’émergence d’une identité et d’une citoyenneté véritable – au fondement d’une vie démocratique acceptant l’augure du sensible dans ses représentations.

Dans cet espace de partage avec l’autre qui n’est pas que l’œuvre elle-même mais aussi la perception dynamique que l’on s’en fait, s’ouvre un dialogue avec le réel, dans un en-commun qui donne forme à la transformation démocratique. L’espace public y devient intime et laisse le champ libre à de nou-

velles représentations. Ainsi que le formulent Christine Delory-Momberger et Valentin Bardawil dans *Le Pouvoir de l’intime dans la photographie documentaire** : “ L’art tient sa place dans cette idée d’une démocratie fondée sur un en-commun de partage et de connaissance, et de reconnaissance menant à la constitution de sujets responsables et citoyens. ”

Grierson et Flaherty, Vigo, Perrault et Brault, Rouch, mais Atget, Curtis, Strand, Smith, Hines, Riis, Evans, Sander, Bourke-White, Lange, avaient ouvert cette aventure en athlètes, en explorateurs de ce que leur permettait la technique sorcière dont ils s’emparaient. L’empathie venait en second dans leur entreprise téméraire d’élucidation du monde. C’est lui qu’ils voulaient transformer, avec une foi lumineuse dans leurs outils de travail. Et de fait, ils y parvinrent : ils ne documentaient pas seulement le réel mais le créaient. Et le public répond : la conscience universelle des salles obscures tenait là son imagier. Ce réel palimpseste dont ils devenaient tout à la fois les auteurs et la chambre subjective d’enregistrement. Ils en découpaient le cadre, obérant leur cache sur le chaos. Tandis que s’élaborait avec eux la maison des références communes mais aussi la mémoire et la langue maternelle de l’art du XXe siècle – un matériau documentaire, donc, et légué Pour la suite du monde.

Leur écriture, structurellement politique, nouait d’emblée un dialogue avec le fait anthropologique et culturel d’une possibilité mais aussi de l’impérieuse nécessité de nous représenter nous-mêmes, afin de comprendre à la fois qui nous sommes et ce qui nous arrive. Une ambition démocratique sommeilait déjà dans leurs images et dans leur art, tandis que se mesuraient les transformations innombrables que leurs pratiques provoquaient à la fois dans le champ social et les imaginaires intimes. Aujourd’hui les artistes, les trajectoires et les récits que nous défendons nous aident à définir les contours de cet espace intime et commun de l’écriture photographique. A déceler comment celui-ci nous répond et nous interroge. Leurs œuvres nous emmènent aux confins des sciences fondamentales ; dans l’orbe fascinante d’un questionnement poétique sur nos modes de vies anthropocènes ; au cœur de la déshérence socio-économique, d’où surgissent de bouleversantes et cinématographiques destinées ; sur les routes de soif et de courage des migrations forcées, où boire la coupe de la réminiscence et d’un exil universel ; ou à travers les champs mémoriels encodés de la grande Histoire, autres forêts profondes de nos inconscients retraversés.

Tous nous donnent à percevoir l’invisible du monde – un invisible révolutionnaire, parce que créateur d’un nouveau réel.

Nous ne cessons d’apprendre de ces écritures documentaires qui nous parlent de nous dans l’autre et de l’autre en nous et ne sommes plus ignorants de ces trésors retrouvés. La vie créatrice que nous recherchons prend sa source dans cet usage transformateur du réel, ouvrant des récits sensibles et poussant ses auteurs, le public et la société tout entière à considérer la valeur inestimable des images qu’elles font naître.

* Arnaud Bizalion éditeur, 2020

ANDRÉ LEJARRE & BRUNO FERT

Invités d'honneur de l'édition 2020

GALERIE XII

www.galeriexii.com

ANDRÉ LEJARRE

Le sentiment du monde

Etre photographe au milieu du monde, s'asseoir au milieu des gens, regarder, attendre, respirer le même oxygène, écouter les mêmes sons, parler, se taire, retenir sa respiration. Peut être le photographe tente t'il de retarder le vieillissement du monde ?

Le temps semble s'arrêter.

Mais la vie continue, tout simplement, regards, gestes, sueurs, salive, la vie comme elle va, comme un chant, une douleur ou un éclat de rire, ensemble.

Vivre, simplement vivre. Nous vivons comme nous pouvons, nous photographions comme nous pouvons.

Je présente quelques images qui ont traversé ma vie, depuis celles de Pauvre France, en 88, images réalisées dans des familles aidées par le Secours Populaire Français, celles du foyer d'immigrés de la porte des Lilas, en 85, où j'ai accompagné un groupe de maliens constitué en coopérative pour préparer son retour au Mali (La coopérative fait vivre encore aujourd'hui le village de Lanimodi), celles prises à Belleville en 93, le quartier de Paris où je vis, celles prises dans le Pays minier (qui ne l'est plus), autour de Lens, en 2000, et enfin les photographies prises dans le village africain où j'ai posé mon sac, pendant plus de 20 ans, jusqu'en 2005, et où j'ai pu rêver à (partager)la beauté du monde.

WWW.ANDRÉLEJARRE.FR

BRUNO FERT

REFUGE, dans l'intimité de l'exil

Pourquoi montrer des photographies d'intérieurs pour parler de l'exil ? Parce qu'habiter est ce que nous avons tous en commun. Que nous soyons nomades ou sédentaires, nous habitons tous. C'est à partir de ce point commun que je veux amener le public à se mettre à la place de l'autre en observant son lieu de vie.

Ces intérieurs dessinent l'univers mental de ceux qui sont sur la route : leurs aspirations, leurs personnalités. Ils ne sont plus des migrants, mais ils sont Marwa ou Ali, un jeune adulte à peine sorti de l'enfance, un artiste ou les parents d'un nouveau né. Devant l'objectif, les "migrants" ou "réfugiés" – termes génériques qui nous font perdre de vue leur identité – ne sont plus des silhouettes marchant dans la boue, mais des femmes et des hommes... Surtout, ces images disent l'étonnante capacité de l'humain à habiter le lieu où il vit ”.

WWW.BRUNOFERT.COM

CAROLE BELLAÏCHE

25, boulevard Beaumarchais

J'y pense tous les jours, j'y pense comme à un être humain, comme à un personnage principal de notre histoire familiale, nous étions cinq mais en fait nous étions six... J'y pense comme si on l'avait quitté hier, on est partis de là-bas en été 1990.

C'était Beaumarchais, l'appartement où j'ai grandi, où nous avons vécu en famille, mes parents mes sœurs et moi, comme dans une grande maison familiale. C'était notre fief, Beaumarchais comme on l'appelle toujours, merveille dénichée par ma mère dans un échange à trois dans les années 60, au cinquième étage d'un immeuble massif du boulevard, un paquebot.

Inondé de lumière, aucune fenêtre au Nord, des levers et couchers de soleil en été interminables, et une vue sur tous les côtés de Paris. C'est là que j'ai appris la lumière, le contre-jour, les perspectives, la mise en scène de mes modèles, et où j'ai aussi appris cet amour des maisons, des lieux, qui deviennent des décors, comme s'ils appartenaient plus à un monde de fiction qu'au réel.

...Et nous l'avons quitté. Il a fallu vider les grandes pièces, surtout les grands placards où s'entassaient "Le Monde" de notre père depuis notre arrivée en 1965, les tissus, coupons, draps, nappes et rideaux, dans les grands placards du couloir de la cuisine, les objets, tableaux, meubles et collections de ma mère. Petit à petit, l'appartement s'est démembré, n'a plus existé. Et je n'ai rien oublié...

UN LIVRE À VENIR AUX ÉDITIONS REVELATOER

ANTOINE PASSERAT

Hamam

Je me souviens quand je suis entré. Il faisait chaud. C'était humide. J'entendais le ruissellement continu de l'eau autour de moi. Une lumière diffuse me fit perdre progressivement la connexion avec le monde extérieur. Dans les bains de vapeur j'étais invisible. Invisible à moi-même, je devenais l'autre. Les hommes en pestemal autour de moi confiaient leur corps aux mains des tellak pour être lavés. Une fois purifiés, ils s'allongeaient sur le marbre séculaire, comme des enfants, à la fois fragiles et vulnérables. La fragilité de ces corps à l'abandon me toucha. Ils étaient des miroirs dans lesquels je me voyais refléter. Quand les hommes s'assoient ensemble autour du feu, ils reconnaissent instinctivement une certaine fraternité, un code ancestral qui les unit et les soude ; alors pourquoi avons-nous si peur quand nous sommes entre hommes de nous dévoiler, de partager nos émotions ? Reconnaître sa propre vulnérabilité est perçu comme une faiblesse alors que c'est une force. En le faisant nous donnons à l'autre la permission d'en faire autant.

“LE SUJET PHOTOGRAPHIÉ DEVIENT SOUVENT UN MIROIR DE CE QUE JE NE SAIS VOIR EN MOI-MÊME.” — ANTOINE PASSERAT

193 GALLERY

Paris

www.193gallery.com

WYLDA BAYRÓN

Les peuples de Papouasie Nouvelle Guinée

Native de Porto Rico et basée à New York, Wylda Bayrón a passé plus d'une dizaine d'années à voyager dans les endroits les plus reculés de la planète. Cette série réalisée sur plus de 10 ans s'appelle " les héros et esprits des îles de Nouvelle Guinée ", présentées en 2019 dans une rétrospective au Musée de la Castre à Cannes.

Wylda Bayrón a parcouru cette région difficile d'accès à la rencontre de sociétés tribales en pleine mutation, dont l'héritage ancestral est aujourd'hui menacé. Adoptée par ses hôtes, elle a pu assister aux sing-sing (rassemblements festifs) et à des rites plus secrets, dont les étrangers sont normalement exclus.

Elle a ainsi réalisé une série de portraits d'hommes, de femmes et d'enfants magnifiquement parés, posant fièrement dans leurs tenues d'apparat. Ce travail original reflète le rôle essentiel du bilas : expression de la beauté et du prestige, trait d'union entre l'Homme et son environnement. D'autres portraits, représentant des hommes masqués, laissent entrevoir l'univers symbolique des mythes papous, peuplés d'ancêtres et d'esprits puissants, mais également la scarification rituelle des jeunes hommes et femmes de la région entourant le Sepik.

SAMUEL CUETO

Les Oubliés

Samuel Cueto est un photographe français d'origine hispano-algérienne né en 1977. Portraitiste de rue, Samuel Cueto a concentré son travail sur les laissés pour compte, les invisibles qui vivent loin des centres villes. Originaire des quartiers populaires de cette France "oubliée", le photographe rend logiquement hommage à ses semblables dont personne ne semble plus faire attention.

Samuel Cueto nous parle aussi de lui au travers des portraits de personnes au parcours en apparence chaotique : des êtres abimés mais authentiques qui exercent une beauté magnétique sur le spectateur. Alors que de nombreux photographes ont essayé de capturer le monde des ghettos et des banlieues sans parvenir à dépasser l'exotisme de la photographie de safari, Samuel Cueto n'a pas peur de se salir les mains et de montrer un envers sale et crasseux de nos sociétés. Le photographe cristallise avec son appareil nos problématiques les plus actuelles : acceptation de l'autre dans sa différence, son vécu, et ses origines. La série présentée "Les oubliés" met en avant ses plus belles photos de Thaïlande, d'Inde et du Sénégal, prises entre 2014 et 2018.

LUI HUI . SU YANG

et la jeune génération de photographes chinois qui photographient l'intime.

Cet ensemble de photographies dresse un panorama de la nouvelle génération de photographes chinois, tous âgés d'une trentaine d'années.

Les auto-portraits pop de John Yuyi se mélangent aux clichés crus de Lao Xie Xie, et aux travaux intimes et très personnels de Lui Hui et Su Yang. Entre sensualité, revendication de nouvelles libertés, cette nouvelle génération dénonce la censure, questionne la pression sociale, la brutalité d'une société ou célèbre tout simplement, la vie, l'amour et même sa singularité.

Durant 50 ans, la photographie chinoise était l'outil de la propagande du gouvernement. Seuls les membres du parti étaient autorisés à posséder un appareil photo. Depuis, la jeunesse chinoise, s'est emparé du médium photographique pour s'exprimer.

Reng Hang, en étoile filante de la photographie, a ouvert la voie à toute une génération. Ses images crues et décomplexées ont inspiré ses héritiers et façonné une écriture photographique. L'imagerie de la jeunesse chinoise se veut aujourd'hui intime, sans tabous et les corps se montrent dans leurs plus simples appareils. Malgré les esprits autoritaires, ces images abordent entre autres ; la sexualité, le genre, la fête, l'identité, les conventions sociales, le couple, et signe un véritable manifeste de liberté.

FONDATION AKSHAND

100 Rue de Charenton . 75012 Paris
contact@akshand.org

GALERIE ANNE CLERGUE

4 Plan de la Cour . 13200 Arles
www.anneclergue.fr

BÉNÉDICTE VAN DER MAAR

Le Pakistan en moi

Cette rencontre avec la société pakistanaise, passionnante, généreuse, j'ai tant aimé la photographier. J'ai senti dans l'œil de mon appareil photo les pakistanaïses et les pakistanaïses accueillants, ouverts, curieux aussi des portraits que je réalisais avec mon studio mobile.

Le Pakistan a milles facettes. Les habitants du pays qui compte le plus de glaciers au monde m'ont livré un peu d'eux même pour que je vous les montre. Mes photographies et mes portraits sont en noir et blanc ou en couleurs, au gré du voyage intérieur.

Si j'ai pu rencontrer les membres de sociétés tribales à la frontière afghane, au Cachemire Libre, mes photos racontent les habitants du Pays des Purs qui ont tellement soif de paix, depuis 70 ans en guerre contre le géant indien.

A Wagah –le Mur de Berlin asiatique– les patriotes fêtent le Pakistan tous les jours.

Sans l'aide des pakistanaïses, je n'aurais pas pu réaliser ce travail documentaire en Himalaya dans l'enfer blanc avec les soldats au Glacier du Siachen, à 6 500 mètres d'altitude et à la source du fleuve Indus. Merci.

BÉNÉDICTE VAN DER MAAR
WWW.VANDERMAAR.COM

JOSÉPHINE DOUET

Alma Herida

*“JE ME SOUVIENS DE LA CORNE NOIRE DU TAUREAU S'ENFONÇANT DANS MA POITRINE,
ET DE SON CEIL DE FOU DEVANT MON VISAGE.”*

Serafin Marin, matador

Avec *Alma Herida*, Joséphine Douet a totalement dépouillé la tauromachie de ce côté traditionnaliste si ostentatoire. Elle a épuré les choses à un point tel qu'elle a pu s'aventurer dans des territoires où personne n'est jamais allé en ce qui concerne ce sujet. Des toreros nous livrent leurs cicatrices et nous invitent dans l'intime de leurs regards pour une mise à nu captivante.

ATELIER/GALERIE TAYLOR

—
contact@galerie-taylor.fr
06 61 31 24 48

GALERIE DE LA CLÉ

—
www.galeriedelacle.com

JOSÉ NICOLAS

et ses invités : Marc Simon Jacques Witt, Eric Lefevre, Jacques Langevin

TERRES DE RENCONTRES, DE L'INTIME AU POLITIQUE

—
L'Atelier Galerie Taylor présente deux sujets photographiques et reçoit aux côtés de José Nicolas, Marc Simon, Jacques Witt, Eric Lefevre, Jacques Langevin.

Madagascar, une relation intime de José Nicolas avec ce pays depuis son enfance. Cette série à été réalisée pour la fondation Synergie solaire qui œuvre pour l'électricité pour tous en Afrique.

Cinq photographes nous invitent au plus proche des coulisses de la vie d'un des hommes politiques les plus populaire, Jacques Chirac.

ROMAIN BATTAGLIA

Colors

—
Un jukebox humain, voilà une bonne définition d'un photographe. Il se doit de pouvoir interpréter sans faillir une myriade d'émotions dont la palette se reflète dans les couleurs plus ou moins passées, surexposées ou assombries des Polaroids. Ce manque de fiabilité donné par cet objet photo, ce rapport très humain, profond et ce charme de gueule d'ange cassée immédiat, voilà ce qui m'importe.

Le rêve, la musique, la route, la furie, la folie, l'abandon de soi, la conquête, etc. Tous ces éléments se retrouvent dans mes photos et c'est aussi une part de moi-même que j'injecte à mon sujet en l'interpellant et en entrant dans son intimité. J'aime à penser qu'on peut me retrouver dans chacun de ces clichés.

Lors de mes errances et recherches de sujets dans la rue, j'ai toujours tendance à me diriger vers les personnalités marginales, les doux dingues et les rêveurs. Leurs yeux, leur regard et leur attitude trahissent une personnalité d'enfant qui a refusé de grandir. Un charme incandescent se dégage d'eux qui en retour leur donne une aura magique que je m'approprie en les photographiant. De même, lorsque je photographie des natures mortes.

Ces lieux traversés et appréhendés des milliers de fois, ces acteurs de la vie figés pour toujours dans une pause cinématique, ces guitares négligemment entreposées, ces voitures aux vitres sales et ces murs aux graffitis décrépis ; ce sont autant de clés vers mon monde intérieur, que de pièces appartenant à cette immense propriété qu'est le monde et que je parcours depuis maintenant quarante ans.

L'ESPACE 2020**CAROLE BELLAÏCHE***Les danseurs du Balajo*

Mars 2020.

Je ne peux plus aller au Balajo photographier mes nouveaux amis, mes nouveaux modèles qui dansent, et faire leur portrait. Depuis ce fameux mois de mars de l'année 2020, le Balajo est fermé, et je ne sais pas quand il va ré-ouvrir. Pas tout de suite, certainement dans longtemps. Je ne sais pas, on ne sait plus rien.

Je ne sais pas non plus ce que sont devenus tous mes personnages. Eux non plus, ne peuvent plus aller danser, se rencontrer, se séduire, et passer du temps ensemble.

Quand je suis entrée au Balajo la première fois depuis bien longtemps, c'était en Octobre 2018, un lundi après midi, j'ai ressenti une envie pressante de photographier, tout était là, l'ambiance, cette musique, les visages marqués de ces personnages, leur beauté, leur excentricité, ce côté déjà très cinématographique, qui m'a complètement envoutée. J'ai essayé de m'approcher petit à petit, jour après jour de ces personnages qui étaient là " pour de vrai ". Je suis en quelque sorte devenue la photographe du Balajo. Ils m'attendaient parfois pour la photo souvenir, la nouvelle robe, le collier, le nouvel ami, tout devenait un prétexte. Je suis depuis toujours très sensible et très inspirée par le cinéma. Là je me suis retrouvée dans un univers de fiction, comme si j'étais transportée dans le temps, J'ai eu l'impression immédiate d'être dans un endroit singulier, avec des gens singuliers aussi, où une certaine vie, inconnue de moi s'y passait. J'ai photographié ce que je voyais, j'ai provoqué des poses, des images, j'étais attendue. J'ai fait un travail photographique avec eux. Il existe partout, paraît-il, des endroits où des hommes et des femmes se retrouvent pour danser. C'est ça Les danseurs du Balajo. C'est cette mémoire que je veux garder.

WWW.CAROLEBELLAICHE.COM

MAUD DELAFLLOTTE*Dans l'intimité du voile*

Alors que la "question" du voile fait régulièrement la une de l'actualité en France, les pratiques intimes des jeunes femmes qui le portent restent peu documentées. J'ai choisi de traiter de ce sujet hautement sensible à travers une démarche originale qui croise à la fois le regard du photographe, du chercheur et de la femme qui se présente et se représente (Bourdieu, 1979). C'est à travers une collaboration avec Virginie Silhouette-Dercourt, chercheuse en sociologie de la consommation que j'ai réalisé cette série pour donner à voir l'intimité, le rapport au corps et à la beauté de ces jeunes femmes, contenus dans les histoires photographiées. Ensemble, nous avons abordé des femmes sur les marchés en Seine-Saint-Denis et au forum des Halles à Paris. Au bout de douze mois, nous avons réussi à produire 10 portraits. Le contraste entre les deux moments – celui de l'entretien et celui de la prise de vue – a été pour moi saisissant.. Ainsi ce que je propose vise à saisir ces jeux de miroirs entre l'intime et le performatif et à interroger le spectateur (Barthes, 1980) sur sa propre intimité et son regard sur ces questions. Mon travail de photographe se fait en lien avec les histoires de vie, développant une

nouvelle forme d'écriture visuelle.

WWW.MDELAFLLOTTE.COM

NADIA FERROUKHI*Au Nom de la Mère – Le matriarcat*

Dans nos sociétés modernes l'égalité des sexes est loin d'être acquise. L'image de la femme reste encore trop souvent celle du "Sexe faible". Mais ailleurs, dans le monde, il en va autrement. Pendant 10 ans, je suis allée à la rencontre de 10 communautés de femmes qui structurent la vie économique et sociale tout en assurant la transmission de la lignée, du nom, du patrimoine et de la culture. Elles constituent des micro-sociétés matriarcales. Les gens pensent souvent, à tort, que le matriarcat est un système dans lequel la femme domine, donc qu'elle aurait le pouvoir absolu, en haut de la pyramide à l'image des sociétés patriarcales, il n'en est rien. Au centre, elle est considérée comme l'égale des hommes.

WWW.NADIA-FERROUKHI.COM

ELODIE GUIGNARD*Chez Nénette*

Une histoire de carnets de 1974.

Une histoire de rencontres et de retrouvailles.

Une histoire d'amour, sur différents continents.

Une histoire d'une mère et d'une fille.

Une histoire d'une autre mère et d'une autre fille.

Une histoire d'une autre mère et d'une autre fille et d'un garçon.

Une histoire de familles, de maison, de souvenirs, de rêves et de musique.

WWW.ELODIEGUIGNARD-PHOTO.COM

MARIE MONS*I'll be your mirror*

J'envisage l'autoportrait comme une échappatoire qui permet de poser sur soi son propre regard distancié et ainsi de se libérer de celui des autres.

En explorant des territoires vierges, j'offre quelque chose d'autre à percevoir, ainsi j'affirme le droit à la différence. En m'inspirant des contes et légendes, de ma vie personnelle et de mes fantasmes, j'ai mis en scène l'eau et le sacré comme un moyen de revenir à la source de l'identité.

Hors du temps, c'est une genèse que l'on découvre au fil de l'eau, son reflet comme miroir de soi-même au travers de l'autre. Seul le déclencheur souple me raccroche à l'appareil autant qu'à la réalité ordinaire, me mettant dans la position de créatrice d'un monde où la différence devient la norme.

CRÉATION LORS DES RENCONTRES DE LA JEUNE PHOTOGRAPHIE INTERNATIONALE

STUDIO HANS LUCAS

Paris
www.hanslucas.com

POLYVIOS ANEMOYANNIS

Bathing

Depuis l'antiquité, les Grecs entretiennent une relation très particulière avec la mer. La mer a alimenté tous les contes d'enfance, tous les rêves d'ailleurs. Elle a tissé l'Histoire de ce peuple, depuis Homère et à travers les siècles. La mer et la Grèce sont indissociables et non seulement pour les marins. Les eaux des mers Egée, Ionienne, Crétoise avec les milliers d'îles sont pour les Grecs comme le fleuve Gange pour les Hindous. Lors de mes derniers voyages à mon pays, j'ai réalisé cette série sur les corps de baigneurs de tout âge et corpulence pour montrer ce lien entre l'eau et ce peuple.

HANSLUCAS.COM/PANEMOYANNIS

CHAU-CUONG LÊ

Je pense qu'on peut passer son adolescence dans la douceur. La vie passe. On l'attend. Une attente empreinte de poésie accidentelle, de sensualité oisive. Je n'ai pas forcément cherché une vérité, ce n'est ni reportage ni un documentaire, mais plus un travail d'auteur : ma vision de la jeunesse (idéalisée, personnelle) pour tendre vers un ressenti universel, et rappeler nos propres histoires adolescentes. Je suis sensible à l'univers de réalisateurs de cinéma comme Gus Van Sant ou Hal Hartley. J'ai voulu aller vers ces directions : gratter avec poésie le vernis des façades et révéler une certaine rugosité des sentiments et des rapports humains. Laisant l'étrangeté surgir si elle est là, en contre point.

CE TRAVAIL A REMPORTÉ À L'UNANIMITÉ LE GRAND PRIX DU JURY & LE PRIX DU PUBLIC
AU FESTIVAL PLANCHE(S) CONTACT DE DEAUVILLE EN 2019
WWW.CUONGLEPHOTO.COM

QUENTIN DE GROEVE

Apprentis

Février 2019.

Section occitane de la CCI Sud Formation à Carcassonne et à Montauban.

Qu'ils veuillent travailler dans la cuisine, la restauration, ou le commerce, j'ai eu accès au même sérieux et à la même insouciance dû à leurs jeunes années. Certains avec qui j'ai pu converser m'ont dit qu'ils avaient préféré quitter le système scolaire dans lequel ils ne se retrouvaient pas pour chercher leur voie dans cet établissement. La plupart m'ont fait part de leur optimisme en leur avenir, s'estimant

bien encadré par le service compétent et jouissant d'une agréable vie sociale avec leurs camarades, se sentant comme dans une famille. J'ai alors pu me retrouver un peu en eux, ayant été longtemps indécis avant de connaître ma voie. Dans ce travail, je vous montre leurs moments tant personnels que professionnels qui associés à leur état d'esprit motivé resteront comme des souvenirs de leur jeunesse estudiantine. Je tiens à remercier les apprentis et le personnel pour leur confiance ainsi que pour leur sympathie.

HANSLUCAS.COM/QUENTINDEGROEVE

ANNE HOLLANDE

Une intime passion partagée

Mars 2016 à la Havane, printemps historique : première visite d'un président américain depuis 88 ans... Nous sommes des habitués, nous venons ici depuis notre base de Washington DC sans visa de journaliste. Cette fois-ci nous avons une accréditation pour la visite officielle du Président Obama, et des portes s'ouvrent, celles notamment de l'Ecole du Ballet National de Cuba. L'espace d'un trop court instant, un monde s'offre à nous. Ces enfants -là ont conscience du contexte et en sont si fiers. C'est un moment de grâce... la vraie liberté se vit elle de l'intérieur ?

WWW.ANNE-HOLLANDE-ULLERUP-PHOTOGRAPHE.COM

RAPHAEL KESSLER

Le mouvement des corps

Travail sur l'instant présent comme miroir d'une époque et d'une traversée artistique permanente entre le physique et l'émotionnel.

J'ai cherché à témoigner des errements constants mais aussi des rapprochements épistolaires qui rassemblent et délient nos relations aux autres ainsi qu'à nous même.

Ayant passé des années à travailler l'art de la scène et le corps, les émotions qui s'expriment ont aussi une forte présence dans mon travail.

Ceux ci me permettent de transmettre à travers la photographie l'importance de la communication dans notre appréhension du monde.

HANSLUCAS.COM/RKESSLER

ANTOINE MARTIN

Art goes west

Maintenant il y a Allapattah. Avant, si l'on entendait parler d'art et de Miami, c'est le nom "Wynwood" qui s'imposait en premier. Ce quartier ouvrier aux populations afro-américaines, haïtiennes ou encore cubaines qui enregistrait dans les années 70 le plus haut taux de chômage et de criminalité de Floride est devenu aujourd'hui le fleuron de l'art de rue. Depuis que le promoteur Tony Goldman y a investi dans les années 2000, un autre nom résonne et le quartier des artistes-grafeurs renait, avec un challenge, celui d'y être accueilli.

HANSLUCAS.COM/ANMARTIN

SANDRINE MULAS

Etat second

La transe est vue aujourd'hui comme un état modifié de la conscience. Pourquoi chercher cet état ? La transe a été de tous temps une pratique religieuse, pourtant possible pour chacun d'entre nous. Cependant, elle reste le plus souvent la prérogative des initiés, peut-être parce que, sans préparation, on risque fort d'y rester...

Mais elle fascine, enivre, nous rapproche de nos idéaux, impossible dans l'état de conscience : retrouver un être cher disparu, se rapprocher d'un dieu, trouver une forme d'apaisement en soi ... Se confronter à son autre "Je" pour mieux embrasser l'autre. La transe devenant une porte vers l'extase, lorsqu'elle n'est pas maîtrisée, provoque parfois des drames fanatisme, attentats, suicides... Ces photos ont été réalisées lors d'un travail de recherche sur l'état de transe, dans un environnement sécurisé, encadré par des personnes initiées.

Je n'étais que spectatrice de cette expérience, qui a demandé une semaine de préparation. J'en suis sortie bouleversée. Maintenant, je sais.

WWW.SANDRINEMULAS.COM

KARINE PERON LE OUAY

Variations

Durant le confinement au printemps 2020 est apparu sur mon canapé cet éphémère et discret rayon de soleil, comme un lien entre la vie enfermée et la vie extérieure. Ce rayon lumineux a représenté une échappatoire, une opportunité d'exprimer mes rêves de liberté, désirs d'évasion ou de vie sociale. Toutes ces activités quotidiennes jusque là ordinaires, devenues rares en cette période de privation, ont inspiré cette mise en lumière sous forme d'autoportraits. La prise de vue dépendait de la météo et lorsque le soleil était présent, je n'avais qu'une heure pour réaliser mes clichés. Ce projet a occupé ma période de confinement jusqu'à ce que le rayon de soleil disparaisse de mon canapé.

HANSLUCAS.COM/KPERONLEOUAY

GABRIELLE VIGIER

F.

Le projet* a commencé avec toi. Je me souviens t'avoir proposé de faire quelque chose ensemble. Tu étais sensible à la matière. J'étais sensible au corps. Nous partagions des intérêts similaires et je sentais qu'il pouvait en ressortir une certaine intimité dans laquelle nos deux sensibilités pouvaient se libérer. Après plusieurs recherches et longs échanges, tu t'es proposé de poser pour moi. Tester sur toi, m'avais-tu dit pour amorcer le travail. Cette proposition m'apparut comme une révélation. Nous réfléchissions sur le projet et tu te plaçais au mieux pour le comprendre. Au commencement, nous ne le savions pas. Au fur et à mesure, tu devenais la matière de notre sujet de travail. Nous parlions de la direction mais sans jamais en définir les contours. Nous avions chacune nos raisons. Par pudeur, ou parce que nous les devinions et percevions chacune chez l'autre, nous n'en parlions pas. Notre intuition nous guidait. Tu habitais à Nice, j'étais à Paris. Nous organisions des prises de vues quand cela était possible de se voir. Nous n'étions pas limitées par le temps. Le temps même en devenait une caractéristique évidente. F. est brut, poreux et proche. F. est nue, traces et empruntes. C'est une enveloppe sensorielle et irrégulière. Maintenant cela ne me paraît plus trouble, dorénavant je crois comprendre. Inconsciemment, nous montrons ce que nous sommes en train de chercher et d'affirmer. Une partie de nous-même. F. est présent, est posé. Il est mouvant et s'assume. C'est un corps, une femme. Elle s'appelle Florence et incarne sans doute ce que j'aspire moi-même à devenir Libre.

HANSLUCAS.COM/GVIGIER

IESA

www.iesa.fr

A l'instar de

Selon le philosophe Paul Ricoeur :

“le chemin le plus court de soi à soi passe par autrui”.

Mais qu'en est-il de la place de l'individu par rapport à autrui ? Cette exposition au titre évocateur traite principalement de la notion d'identité de soi vis-à-vis de l'autre, de la relation complexe entre l'individu et le groupe. Du Japon à l'Algérie en passant par le Venezuela et la Pologne, *À l'instar de* est un tour du monde documentaire sur les moeurs de groupes marginaux et oubliés de la société.

JOHANNA TESTON, LAËTITIA DEISS, EMMA FORSTER, CHARLOTTE LABRE

CHLOÉ JAFÉ

Okinawa mon amour

Le travail sur Okinawa s'est fait naturellement pour Chloé Jafé qui, après plusieurs années passées à Tokyo, y déménage, suite à des événements personnels. Elle y passe trois ans et s'attache à ceDe île sur laquelle elle découvre un autre Japon, où l'identité culturelle est Graillée entre le Japon traditionnel et l'influence américaine. Les errances de Chloé la conduisent à photographier les habitants et plus particulièrement les femmes. Elle photographie surtout de nuit et s'inspire des notes anonymes écrites dans les Love Hotels. C'est ainsi qu'elle réalise le deuxième volet de sa série japonaise : Okinawa mon amour, entre 2016 et 2019. Sa série témoigne de l'identité hybride de l'île qui est devenue, pour les habitants, une forme d'affirmation de leur différence avec l'île principale.

ROMAIN LAURENDEAU

Derby

Romain Laurendeau s'est intégré à un groupe relativement pénétrable, à force de confiance. C'est en Algérie que la série *Derby* prend place, au milieu des terrains de football et de ses supporters. Car s'il est sans doute le sport qui rassemble le plus d'individus dans le monde entier, c'est aussi celui qui fait vivre la jeunesse désabusée algérienne, qui leur procure un sentiment d'existence. Entre tradition et modernité, la jeunesse algérienne trouve au stade un espace de liberté, de résistance, qui lui sert d'échappatoire à une autorité étatique dans laquelle elle ne se reconnaît pas. Une fois par semaine, les jeunes s'y rassemblent et forment un groupe uni et solidaire contre le gouvernement de plus en plus restrictif

ANA MARIA AREVALO

Días Eternos

Originaire du Venezuela, Ana Maria Arevalo vit et travaille actuellement à Bilbao. Pour sa série *Días Eternos*, elle choisit de retourner dans son pays natal pour traiter un sujet difficile : celui des femmes prisonnières, véritable tabou au Venezuela. Au sein de la société, si les femmes sont déjà mises à part, les prisonnières le sont encore plus. Fervente défenseuse des droits de la femme, Ana Maria Arevalo a ressenti le besoin de faire cette série, guidée par la honte, mais aussi la rage à l'égard de son pays natal. La photographe s'introduit légalement mais difficilement dans le centre de détention La Jawar à Caracas et dans la prison d'Etat de Maracaibo. Là, échange beaucoup avec les prisonnières afin de les comprendre avant de les photographier. En passant des journées entières à leurs côtés, elle comprend que ces femmes ont avant tout besoin d'aide et d'un suivi après libération, sans quoi elles récidivent généralement. À travers son travail, la photographe blâme le ministère pénitentiaire et le système juridique d'un pays désorganisé et injuste envers ses (d)âmes oubliées. Pour ses prochaines séries, Ana Maria Arevalo souhaite réitérer cette expérience au Salvador.

ANDRÉA OLGA MANTOVANI

Le Chant du Cygne

À la frontière biélorusse, dans le froid polonais se trouve la plus grande et vieille forêt d'Europe. Épargnée et oubliée par l'Homme pendant un moment, comme hors du temps. Avec sa série *Le Chant du Cygne*, Andréa Olga Mantovani nous montre la fragilité et la force de la forêt de Białowieża. Formée il y a maintenant 100 000 ans, malgré une place importante dans l'identité de la région, la dernière forêt primaire d'Europe est en péril depuis 2017. Initialement protégée par la loi polonaise, classée au patrimoine mondial de l'UNESCO, la forêt de Białowieża court à présent un énorme danger. Bien plus qu'un problème environnemental, c'est une question politique et économique. Andréa Olga Mantovani a réussi à capturer la dichotomie entre le pouvoir traditionnel et conservateur polonais face à la société moderne et écologiste. Entre l'Homme et la nature, il n'y a qu'un pas. Pourtant, l'un est capable de profondément détruire l'autre.

OPEN CALL IN FRAME PHOTO DOC

www.inframe.fr

TAO DOUAY

Prix du Jury 2020 · Mano Negra

Un flash soudain me ramène à cette petite cabane à outils délabrée, au milieu de la cour de récréation. Nous allions à la fenêtre appeler la *Mano Negra*, main noire qui enlevait les enfants imprudents. Une autre image resurgit, celle de la *Viuda Blanca*, la dame blanche qui apparaît sur la route de Camarico quand on traverse la forêt d'eucalyptus. C'était le chemin que mon père prenait pour aller travailler. Aussitôt, je me rappelle. Près de cette route il y avait des rochers couverts de peintures primitives, certaines représentaient des extraterrestres, d'autres des ovnis. Cela me fait penser à une histoire. Un jour, un homme vit un objet tomber du ciel dans un éclair phénoménal. Il marcha des jours dans la cordillère des Andes, attiré par la lumière qui émanait de l'objet. Nous n'avons jamais su ce que c'était. Puis, un autre éclair, terrible cette fois, celui de la dictature. Même si elle était terminée depuis trois ans, il fallait attendre la nuit pour raconter. Volets fermés, lumières éteintes, à la lueur d'une bougie émergeaient les enlèvements, les disparitions, les tortures, les massacres... jusqu'à l'obscurcissement. J'avais cinq ans, je n'ai jamais oublié.

Vingt-cinq ans plus tard, je reviens pour la première fois au Chili. Rapidement, je reprends mes marques dans la petite ville où j'ai habité, Ovalle. J'y découvre avec fascination l'infinité et l'importance des mythes qui résident dans cette région rurale. L'année suivante, en 2019, j'y retourne en pleine crise sociale. Les fantômes de la dictature font à nouveau surface ; l'armée n'avait pas été dans les rues depuis la fin du régime de Pinochet, la violence policière est extrême.

WWW.TAODOUAY.COM

SNEZHANA VON BÜDINGEN

Coup de cœur 2020 · Meeting Sofie

J'ai fait la connaissance de Sofie, une jeune fille de 18 ans atteinte du syndrome de Down, à l'automne 2017. Elle venait de terminer l'école et passait presque tous les jours dans la propriété familiale à Eilenstedt, Allemagne. Sofie vient d'une famille d'antiquaires célèbres, et a grandi dans l'atmosphère magique de cette propriété. Chaque meuble ou tableau au mur a une histoire à raconter. Sofie a un lien très fort avec sa mère Barbara qui avait 40 ans quand elle est née, à la maison. Ce n'est que quelques jours plus tard, lors d'un rendez-vous médical de routine, qu'elle a appris que Sofie était atteinte du syndrome de Down et qu'elle devrait également subir une opération du cœur. Barbara raconte son histoire de ce jour-là, assise en face de son médecin, il lui explique : " votre enfant est trisomique, mais pensez au fait que c'est le même enfant que vous avez tenu affectueusement dans vos bras ces premiers jours ". Vingt ans après, la relation étroite et l'amour que Barbara et Sofie partagent n'a pas changé. Je rends visite à Sofie et à sa famille depuis plus de deux ans, j'ai eu la chance de partager leur vie quotidienne, les hauts et les bas de ses premiers amours. Sofie continue à vivre à la ferme avec ses parents, son frère et ses animaux.

WWW.VONBUEDINGEN.COM

GALERIE MADÉ

www.galeriemade.com

CÉLINE CLANET

Kola

Ces photographies sont le résultat de 5 ans d'exploration de la Péninsule de Kola, aussi appelée Laponie Russe ; un territoire arctique situé à l'extrême nord-ouest de la Russie, entouré par la Mer Blanche et la Mer de Barents.

KOLA est une terre âpre, où les habitants doivent s'accommoder d'un hiver sans soleil de deux mois. *KOLA* est une promesse ancienne, une Utopie du Grand Nord : des Sámi se sont installés ici il y a des milliers d'années, pour vivre en nomades parmi leurs rennes, et tentent aujourd'hui de maintenir cette identité.

KOLA est un territoire secret qui abrita, durant l'ère soviétique, la plus grande concentration d'installations militaires et nucléaires au monde ; c'est aujourd'hui la base de la " Flotte du Nord ", ainsi que de plusieurs villes militaires interdites.

KOLA est un lieu stratégique, capital pour la Russie et ses alliés durant les deux guerres mondiales du XXe siècle. Cette position a fait de Mourmansk la plus grande ville de tout l'Arctique.

KOLA est une terre fragmentée, partagée entre des industries minières lourdes, des activités militaires secrètes et l'élevage du renne par un peuple indigène ; le tout séparé par des frontières invisibles. Partiellement inaccessible, dû au manque d'infrastructures, aux interdictions militaires ou à la barrière de la langue, la Péninsule secrète m'a néanmoins concédé ces images. Je me suis enfoncée dans les paysages de ce lieu obscur, comme un pied dans une neige mystérieuse dont la profondeur serait inconnue.

CÉLINE CLANET

GALERIE MARFA JGM

Paris
info@galeriemitterrand.com

AGENCE MIRO

Paris
www.agencemiro.com

GUSTAVO URRUTY

Amours Nécessaires. Part II

*Comment te trouver
Quand je suis perdu
Comment te chercher
Si je ne sais pas ce que je regarde
Seul, je pense
Sans pouvoir penser
Oublier, sans pouvoir oublier
Sentir, sans pouvoir donner
Parler, sans m'exprimer
Regrettable réalité
Tristesse, de ne pas être
Frustration
De baisers
Au vide
Sans issue*

GUSTAVO URRUTY

Les photos de Gustavo Urruty sont une découverte exceptionnelle, elles sont restées secrètement enfouies dans ses archives pendant les 30 dernières années. La grâce de l'œuvre photographique de Gustavo Urruty est née de l'intensité du regard innocent qu'il porte aux moments, aux lieux, aux situations et à ce qu'il décide d'en retenir avec sa caméra. Chaque photo réalisée témoigne parmi tant d'autres d'un instant éphémère volé au quotidien dans lequel une émotion est contenue, cristallisée, unique. La photo apparaît toujours simple et naturelle sans aucun effet ou artifice qui puisse "fabriquer" notre sensation et nous forcer à l'admirer. En fait sa simplicité même contient une charge poétique, une invitation à l'évasion qui font apparaître et révèlent l'intensité de la pensée de l'artiste, il crée son œuvre en philosophe de la vie, en voyageur qui sait capter l'impalpable gravité des paradis perdus. Chaque seconde vécue remplace l'autre mais sous l'œil de Gustavo Urruty chaque seconde, prisonnière de sa caméra, chante l'amour profond qu'il porte à la beauté des choses et qu'il nous fait partager.

JEAN-GABRIEL MITTERRAND

CYRIL BAILLEUL

Sur les traces de Bill Pickett. American cowgirls & cowboys

C'est en 2012, par un contexte familial inattendu, que le photographe découvre les cowgirls et cowboys afro-américains et The Bill Pickett Invitational Rodeo (BPIR) à Atlanta. Le début d'une fascination prend corps.

Au XIX^{ème} siècle, plus d'un quart des cowboys étaient descendants d'africains. Né en 1870, Bill Pickett est un légendaire cowboy de Taylor (Texas) descendant d'africains et d'indiens Cherokee. Il se produira dans les plus grands rodéos aux Etats-Unis mais également à l'étranger. Il devint le premier acteur de cinéma western afro-américain, et sera admis au National Rodeo Hall of Fame en 1971. Chaque année depuis sa création par Lu Vason en 1984, The BPIR traverse les Etats-Unis pour célébrer l'héritage des cowgirls et cowboys afro-américains, trop souvent effacé par Hollywood ou des livres d'Histoire. A travers ces photographies, Cyril Bailleul, fasciné par la puissance de la diversité culturelle, nous transporte dans cet univers afro-américain western, un patrimoine toujours trop méconnu de la culture américaine.

GALERIE PIXI

www.galeriepiximarievictoirepoliakoff.com

“Lorsque j’ai eu 12 ans, mon père a eu la bonne idée de m’offrir pour mon anniversaire ma box Kodak 6x9 pour m’initier à la photographie.

Plus tard pour mes 16 ans, il m’offrit une camera 8/8mm en m’encourageant à faire des films pendant les vacances avec mes amis et la famille autour d’histoires que j’écrivais. Seulement, si l’histoire et le montage donnaient du rythme, les acteurs étaient mauvais comme tout.

C’est alors que j’ai eu l’idée de transformer ces histoires en roman-photo.

Aujourd’hui avec le recul, plus de 50 ans après, en découvrant ces documents oubliés, je peux dire que j’en suis très fier.”

ALEXIS POLIAKOFF

ALEXIS POLIAKOFF

PAR GÉRARD DUROZOI

Les photographies ici présentées d’Alexis Poliakoff, ont été réalisées à partir de photographies initialement intégrées à un roman-photo parodique, dont les épisodes ont été diffusés de manière discrète en 1975-1976.

Ce ne sont pas ce que l’on nomme ordinairement des “instantanés”, ni des photographies de reportage : ce qu’elles donnent à voir paraît immédiatement organisé ou “mis en scène” (il a travaillé comme assistant aux côtés de Claude Chabrol ou de Jean-Luc Godard), obéissant à certaines directives du photographe.

Ce qui devrait suffire à nous remettre à l’esprit qu’aucune photographie ne constitue une prise directe sur la “réalité” et que viser à travers un objectif, c’est déjà imposer un ordre ou un début de sens à ce qui sera fixé sur la pellicule.

On ne photographie pas quoi que ce soit sans une intention, sans un projet même vague, et c’est pourquoi la pratique photographique, pour peu qu’elle s’éloigne de son usage “moyen” tel que l’a analysé Pierre Bourdieu, c’est-à-dire qu’elle cherche à retenir davantage que des souvenirs convenus de réunions familiales ou de voyages ne peut restituer de la “réalité” que des aspects dont la sélection implique une certaine valeur. Ce principe est doublement actif dès lors que le photographe invite ses personnages, devenant presque des “acteurs”, à adopter telle ou telle pose, à effectuer certains mouvements, etc.

La banalité du quotidien laisse alors place à une interaction entre la demande du photographe et la réponse de la personne qu’il entend saisir, qui peut de son côté ne pas se priver d’initiative et ne répondre ainsi que partiellement à la demande, même si ce que sa posture a finalement d’inattendu apporte éventuellement une satisfaction elle-même imprévue. Au terme de cette dialectique, ou de cette surenchère, ce qui “a été” n’est pas une “réalité” immédiatement donnée, c’est le résultat d’un échange entre des désirs plus ou moins explicites, d’un compromis définissant une scène doublement fictive : produit d’un dialogue, verbal et sensible, elle inaugure un récit virtuel, puisque, par l’insistance même de son statisme elle demande au regardeur d’imaginer ce qui l’a précédée et ce qui pourra lui succéder.

L’objet photographique affirme son indépendance relativement à ce qui est photographié, et participe à la constitution d’un univers singulier. Cet univers est bien entendu en priorité celui d’Alexis Poliakoff, mais il est aussi une proposition de partage faite aux spectateurs.

ELIZABETH LENNARD

A List : un hommage à Gertrude Stein et le paysage français

En utilisant des rubans de planches contacts, agrandis et rehaussés de peinture, Elizabeth Lennard fragmente notre vision du réel. Par la succession de ses photos peintes retraçant son parcours visuel, la photographe détourne et réinvente un espace-temps. Elle travaille à l’intérieur des séquences, fait de chaque “vignette” photographique une image plastique où les couleurs juxtaposées viennent rythmer l’instant vécu dans un jeu entre réalité et trace émotive.

Elizabeth Lennard a trouvé à travers les textes de Gertrude Stein des notions qu’elle explore dans son propre travail. Les correspondances qui s’établissent entre ses photographies et “*A List*”, pièce cubiste de Gertrude Stein, font apparaître pleinement le concept de “liste” avec lequel l’écrivain a créé une sorte de démultiplication virtuelle du paysage.

Gertrude Stein, écrivain américain, a vécu en France de 1902 à 1946. Dans les années vingt, elle passait ses étés à Bilignin, hameau dans le Bugey (Rhône-Alpes). C’est là que Gertrude Stein commença à réfléchir sur le paysage en tant que “série” ou “liste”.

ULLA E. DYDO

AGENCE RÉVÉLATEUR

www.agencerevelateur.fr

DAN AUCANTE

L'Echappée belle

Il aura fallu cet enfermement pour créer cette échappée belle.

Il aura fallu que cette pandémie balaye le monde pour que mon attention s'attache à mon univers proche. Je me suis alors rendu compte de la richesse et de la beauté de ce qui était à porter de toucher, à porter d'écouter et à porter de voir.

Comment cet espace intime, celui que je partage avec les être aimés, m'offraient de possibles explorations.

Comment en étant muré je pouvais m'évader, me laisser traverser par la lumière venue de l'extérieure. Et m'apercevoir comment cette lumière donnait relief à ce qui était là, en moi, et tout à côté de moi. Cette injonction à rester chez moi n'était dès lors plus une prison, mais l'impensable opportunité d'un voyage intérieur.

CHRISTINE DELORY-MOMBERGER

Exils/Réminiscences

Ce travail interroge également la valeur d'image-témoin des photographies de famille en tentant (en vain) de faire "parler" les images et de déconstruire leur fixité. Pour cela, je fais de mon appareil photographique l'instrument d'un travail de fouille en photographiant et re-photographiant dans un effet de "blow up" des détails d'images, tentant de toucher au plus profond leurs parties enfouies qui me révéleraient mon histoire. Les nouvelles images produites s'inscrivent dans l'actualité d'une expérience, d'une enquête et d'une "mise en conscience" qui provoquent l'émergence de souvenirs oubliés, d'associations inattendues, d'agencements avec des photographies actuelles, tissant ainsi une "fiction documentaire" qui vaut pour l'histoire.

VALÉRIE GONDRAN

One lonely night

One lonely night est un travail sur la narration, et sur comment celle-ci peut émerger de l'articulation d'une série d'évènements, fictifs ou réels.

Par la juxtaposition de scènes inanimées, où les objets sont autant de fragments narratifs, je sollicite

l'imaginaire, amenant vers des histoires. Le vide entre les images permet à chacun d'intégrer dans le récit son propre vécu et son ressenti, et de constituer une histoire qui lui soit propre. Les tirages sont de petits formats, des miniatures, afin de générer une intimité propice à cette écriture personnelle. Les photos ont été réalisées aux Etats-Unis.

DAMIEN GUILLAUME

La solitude de l'homme

Pas d'espoir. Une lueur. Vide. L'ombre est jolie mais te laisse seul. Seul qui regarde la beauté, seul qui regarde l'horreur. La lumière est belle sur ton visage solitaire.

Regarde le vide, tu as peur ? Tu as mal ? Tu as mal à la peur ?

Rien. Descend donc de ton piédestal petit homme. L'ombre et la lumière te dessinent, toi tu ne dessines que du noir. Peur du noir. Du vide.

IRÈNE JONAS

Silence Terexin

L'étoile jaune, le triangle rose ou noir comme stigmates, les exclusions comme contraintes, le confinement spatial comme mode de vie et l'extermination comme solution finale.

Nul membre de ma famille proche n'a péri dans un camp... Et pourtant il fallait que j'aie vu ce qui ne m'était apparu à travers livres ou documentaires, et qui m'avait hanté. Dans la première vitrine sur laquelle je me suis penchée, j'ai vu écrit dans un registre le prénom et le nom de mon oncle. Ça ne pouvait être lui mais c'aurait pu être lui.

Alors comment photographier ce qu'Otto Dov Kulka a appelé la "Métropole de la mort", aujourd'hui devenue lieu de mémoire, voire lieu "touristique" ? Peut-être juste en laissant les images parler de cette angoisse que je ne pouvais nommer et en inscrivant la nuit et le brouillard dans chacun des recoins.

Les photos ont été prises dans des camps de concentration et d'extermination en République tchèque, Pologne, Allemagne et Autriche.

ESTELLE LAGARDE

La traversée imprévue

Je viens d'apprendre que j'ai un cancer du sein. En faisant ma valise pour aller à l'hôpital, j'ai l'impression de partir pour un long voyage dont je ne connais ni la destination ni le sens. Curieux sentiment, à la fois inquiétant et excitant.

Ma série *La traversée imprévue / adénocarcinome* combine journal intime et compositions photographiques. Avec détermination, mais aussi distance et humour, je témoigne de la puissance de la volonté, de la création, de l'amour et de mon identité de femme.

LAURE PUBERT

Je marcherai sur tes traces

Quand je suis partie en Norvège, il s'agissait d'une quête.

Une absence. La possibilité d'un lien qui n'aurait pas disparu.

Partir vers cet autre dont j'avais vu se dessiner l'ombre au cours de l'une de mes lectures, celle du roman de Tarjei Vesaas – Les oiseaux. Ce voyage répondait à une urgence : celle de garder en soi la trace d'une rencontre possible inspirée par un personnage fictif. Je devais comprendre la solitude de cet être égaré. Sans voix ni figure. Sans âge.

Je suis allée sur ses terres. Je l'ai recherché dans mes investigations du visible. Provoquant les rencontres qu'il aurait pu faire, pistant les incarnations furtives.

Les signes.

MICHAËL SERFATY

Je vous écris avec la chair des mots

Je suis gynécologue. Depuis 30 ans, j'accueille des femmes dans mon cabinet.

Je suis également photographe.

Au fil des années, j'ai recueilli les mots des femmes, des phrases de peine, de tristesse, de souffrance, dans leur corps, dans leur vie, dans leur cœur. Des phrases qui me bouleversaient. J'ai ouvert un cahier et y ai déposé ces mots pour en faire des images, avec mes photographies, mais aussi avec de l'encre, du fil, de la peinture... Le cahier est devenu un objet énorme, gonflé de secrets, de hontes et de blessures. Impossible à tenir, ni à parcourir. Il m'avait échappé.

Je ne trahis pas, je témoigne. Je ne révèle pas, je m'insurge.

Je ne dévoile pas,

je crie.

UAAF

UNION DES ARTISTES D'ASIE EN FRANCE

www.uaafparis.com

Un commissariat de Yuhong He

CANG XIN

Changement et identité

L'artiste chinois Cang Xin est né en 1967 à Suihua, dans la province du Heilongjiang.

Selon lui, l'art représente bien plus qu'une simple technique : il s'agit d'un mode de vie que l'artiste trouve dans sa propre introspection. Selon la tradition de son pays natal, la Mongolie, Cang Xin puise son énergie au sein d'une nature animiste. Cang Xin, qui est un des premiers membres de la communauté d'artistes de "l'East Village", une communauté d'artistes basée à Pékin, commence sa série "Communication" en 1996 : il se photographie léchant divers sites et objets. On le voit notamment allongé devant le Reichstag en Allemagne, la place Tian An Men à Pékin ou Big Ben à Londres. Sa performance symbolise une communion qua- si-religieuse entre le lieu, la personne et l'objet.

Pour sa série intitulée *Changement et identité*, l'artiste demande à des personnes de lui prêter leurs vêtements, les laissant exposés en sous-vêtements tandis qu'il adopte le métier, le statut social et l'image que les vêtements de la personne lui donnent. Une des thématiques chères à Cang Xin réside dans le concept chamanique qui considère que toutes les formes de vie sont liées entre elles par le cycle de la réincarnation éternelle des âmes.

GAO BROTHERS

Hugs . Meeting

Hugs. La scène est une étreinte collective de 5 minutes, composée de modèles habillés et d'autres nus. Près de 300 bénévoles étrangers se sont enlacés lors de rendez-vous organisés depuis 20 ans.

Meeting. Mao rencontre le Parti communiste cambodgien, dans les années 70. L'image capture le moment original où Mao est avec Pol Pot, mais ici sont ajoutés d'autres personnages marquant de l'histoire du développement humain du XXe siècle, dont certains dictateurs Adolf Hitler, Lénine, Staline, Castro, Kim Jong, Saddam Hussein et Oussama Ben Laden, comme autant de démons réunis pour un meeting festif. Ce travail a pour but d'inciter les gens à réfléchir sur la réalité du monde et à ne pas oublier les graves préjudices causés à l'histoire moderne, les dommages de guerre dont ces dictateurs sont la cause. Elle nous pousse à promouvoir un meilleur futur, la sauvegarde de la paix et de la tranquillité. Ces œuvres ont été exposé en Europe et aux États-Unis dans de nombreux musées et font parties de grandes collections privées.

GUILLAUME DIMANCHE

Guillaume Dimanche explore la relation entre lui et les personnages capturés dans son objectif. Sa technique de photomontage exprime un travail de correction des perspectives. Celles de Guillaume Dimanche reposent sur l'observation de l'humain et de ses actions sur son environnement par le biais d'outils numériques. Selon moi, cette technologie "d'ajout d'images qui sechevauchent" que Guillaume a créé permet non seulement d'obtenir de meilleurs effets de lumières et d'ombres photographiques, mais également de laisser les spectateurs trouver leur identité dans une expérience réveillant leur nostalgie, tout en suscitant la curiosité de l'inconnu face au monde et à ses aspirations futures.

Guillaume Dimanche a participé deux fois à notre projet de résidence internationale en Chine et à trois grandes expositions et Art Fair internationales. Avant de se réinstaller en France, Guillaume a travaillé au Qatar.

CATHERINE GFELLER

En novembre 2019, je me suis immergée au cœur de Hongkong avec un groupe de femmes activistes, au milieu des manifestations qui ont secoué la mégapole pour réclamer la liberté. Les slogans éclatés sur les murs des immeubles se mêlaient aux visages des protagonistes. Mes compositions photographiques font écho et miroir au tumulte des voix et des parcours dans les rues de Hongkong.

Octobre 2020

PIERRE TERRASSON

Carmen, Opéra chinois de Pékin, 1982

Le jour de l'an 1982, Carmen a été officiellement inaugurée au théâtre Tianqiao de Pékin, et les sept représentations ont été données à guichets fermés. Les grands médias français, qui avaient accompagné la production lors de ce voyage, sont revenus avec les meilleures éloges, qualifiant cette production de "victoire triomphale", "d'incroyable réussite" et de "performance glorieuse et historique". La production de l'Opéra Carmen était la première production d'un opéra occidental classique à l'Opéra central et même dans le domaine de l'opéra national depuis la réforme et l'ouverture de la Chine. C'était la première fois que la Chine coproduisait avec un pays étranger, en adoptant entièrement les processus de production d'opéra à l'europpéenne.

L'un des Français qui a su enregistrer cet événement historique est Pierre Terrasson, fils de René Terrasson, célèbre directeur général et metteur en scène de l'opéra du Rhin. L'opéra venait d'être restauré et la plupart des jeunes interprètes étaient nouvellement diplômés, excités à l'idée de participer à un opéra classique avec le premier compositeur et chef d'orchestre du monde.

XU ZHIWEI

Xu Zhiwei a passé de nombreuses années à photographier la vie quotidienne artistique et ses détails de la création, il a laissé des archives rares et précieuses de l'histoire de l'art chinois. J'ai été émue et touchée par son travail lorsque l'an dernier j'ai visité en sa compagnie la grande rétrospective de ses œuvres au Musée Songzhuang (la plus grande résidence artistique du monde). Je me suis dit que son travail devait être introduit en Europe, que cela aiderait les occidentaux à mieux comprendre la vraie scène de l'art contemporain chinois, et aussi tout ce qu'il s'est passé dans la civilisation et la culture chinoise.

Xu Zhiwei est l'un des rares photographes qui a vraiment eu conscience de l'importance des connexions entre la photographie et l'histoire de l'art, il a reproduit fidèlement la scène artistique de la période la plus importante de l'art contemporain chinois. La photographie au catalogue présente Zhang Qianqian, célèbre chanteuse de rock 'n'roll en Chine, et Ma Liuming, un peintre chinois contemporain actif dans l'art de la performance, surtout connu pour son exploration du pouvoir de la poésie et de la nudité publique en Chine, où un tel comportement était strictement interdit. Il a été la cible de la censure gouvernementale, incapable de se produire dans son propre pays pendant la majeure partie de sa carrière, il se produit sur d'autres continents.

UNE CONVERSATION

Photographie Documentaire à l'ADAGP

En raison de la crise sanitaire, les tables rondes prévues le 24 novembre à l'ADAGP, se dérouleront sous forme d'une conversation en ligne sur le Facebook de Photo Doc.

Autour de la parole de photographes documentaires nous tenterons de révéler le pouvoir insurrectionnel de l'intime en photographie.

DE L'ENQUÊTE À L'EN-QUÊTE, NOUVELLES ÉCRITURES, NOUVELLES PRATIQUES, NOUVEAUX RÉCITS

Le mardi 24 novembre 2020 de 14h à 18h30

Grand Auditorium de l'ADAGP
11 rue Duguay Trouin, 75006 Paris

C'est dans des circonstances de crise sanitaire inédite, d'un bouleversement de société comme nous en avons rarement connu que Photo Doc. se propose de poursuivre sa réflexion partagée sur les nouvelles écritures documentaires et leur pouvoir de transformation de soi et du monde.

C'est à partir de la pratique photographique de nos trois invités, Marc Pataut, Andrea Mantovani et Christine Delory-Momberger et de trois livres écrits en collaboration ou par des chercheurs redéfinissant les bases d'une nouvelle photographie documentaire que se tiendront ces deux tables rondes.

Nous étudierons les nouveaux récits et les nouvelles pratiques qui se déploient aujourd'hui dans la photographie documentaire et en quoi l'enquête documentaire et l'enquête narrative (ou en-quête) sont des pratiques transformatrices et heuristiques de soi, de l'autre et du monde.

TABLE RONDE #1 . 14h30 - 16h15

Nouvelles formes de l'image documentaire : une politique de l'autre.

Depuis quelques années la photographie documentaire occupe toujours plus l'espace de nos représentations et acquiert un statut narratif aussi précieux qu'indispensable dans le champ de la photographie. S'inscrivant dans une pratique de l'altérité à la fois réflexive et révolutionnaire et engendrant de nouvelles formes d'art et de création, elle sort ainsi à la fois du cadre attendu de l'effacement du photographe et de la représentation réaliste.

Danièle Méaux, spécialiste de la photographie contemporaine, dans son livre récent *Enquêtes. Nouvelles formes de photographie documentaire* (Filigranes Éditions, 2019) a défini le cadre théorique de cette pratique en montrant le renouveau qu'elle opère et en soulignant la dimension politique de l'enquête. Cette table ronde est l'occasion de découvrir et d'étudier en compagnie de trois photographes ces démarches qui témoignent de la complexité du réel et de l'importance accordée au processus dans l'élaboration des images.

Invités : **Danièle Méaux**, professeur en esthétique et sciences de l'art à l'université de Saint-Étienne. **Marc Pataut**, photographe. **Andréa Olga Mantovani**, photographe. **Christine Delory-Momberger**, professeure en sciences de l'éducation et de la formation à l'université Sorbonne Paris Nord.

Modérateurs : **Sophie Artaud** et **Valentin Bardawil** pour Photo Doc.

TABLE RONDE #2 . 16H45 - 18H30

Pouvoir de l'intime et nouvelles écritures de la photographie documentaire.

Cette deuxième table ronde présentera les notions d'en-quête et de pouvoir de l'intime que Photo Doc. développe au côté de Christine Delory-Momberger, photographe et universitaire, connue pour ses entretiens avec de prestigieux photographes comme Antoine d'Agata, Jane Evelyn Atwood, Klavdij Sluban ou Stéphane Duroy. C'est en collaboration avec Valentin Bardawil co-fondateur de Photo Doc., qu'elle signe deux ouvrages sur ce thème : *Le pouvoir de l'intime dans la photographie documentaire* et *Insurrection créatrice et photographie documentaire* (Arnaud Bizalion Éditions, 2020).

A partir du travail des trois photographes invités, nous montrerons comment cet intime se plaçant "à un niveau de communication entre les êtres, en dehors de toute instrumentalisation et normalisation des rapports sociaux, dans un échange de ce qui leur échappe et les relie tout à la fois dans la sphère du sensible", construit un espace politique et démocratique qui prend part à la transformation du monde. Et plus généralement, nous verrons comment la photographie documentaire conduit à un acte politique relevant de l'insurrection créatrice.

Invités : **Marc Pataut**, photographe. **Andréa Olga Mantovani**, photographe. **Christine Delory-Momberger**, professeure en sciences de l'éducation et de la formation à l'université Sorbonne Paris Nord. **Valentin Bardawil**, Photo Doc. **Florence Giust-Desprairies**, psychosociologue clinicienne et professeure émérite de psychologie sociale clinique à l'université Paris Diderot.

Modératrices : **Sophie Artaud** et **Charlotte Flossaut** pour Photo Doc.

LA FINE ÉQUIPE

Charlotte Flossaut — Fondatrice et directrice artistique

Valentin Bardawil — Co-fondateur, chargé du développement

Wilfrid Estève — Vice-président de l'association Photo Doc.

Jean Kempf — Président d'honneur de l'association Photo Doc.

Jean-Pascal Billaud — l'Œil et la Plume de rédaction

Donia Belhadj — Chef de projet

Sophie Artaud — Programmation et développement culturel

Emmanuelle de l'Écotais — Projets spéciaux

Christine Delory-Momberger — Développement de l'Observatoire

Thomas Gizolme — Conception graphique

Camille Gajate — Graphisme et développement web

Eric Gizard — Scénographie

Gerald Manetti — Montage et tranquillité

2^{ème} Bureau — Relation presse et force d'influence

PHOTO DAYS. 30 LIEUX. 30 JOURS

Photo Days s'engage aux côtés de Photo Doc, pour une photographie agissante dont les pouvoirs de transformation sont tous les jours plus visibles et nécessaires.

C'est dans un contexte sanitaire compliqué et incertain qu'est née l'idée de ce nouveau festival, conçu comme une virée photographique dans Paris. Et c'est dans un esprit solidaire que Photo Days s'est créé et propose de fédérer des lieux et des événements liés à la photographie dans la capitale.

Photo Days vous invite à visiter trente lieux en trente jours : les musées et les galeries, mais aussi l'appartement d'un collectionneur et, un lieu méconnu investi par un artiste : la Rotonde Balzac.

Avec Photo Days, on passe de la photographie historique à la jeune création française et internationale, de l'engagement féministe au voyage intérieur, de la photographie documentaire à la photographie "plasticienne" en passant par la mode, le nu ou le paysage, d'un monde absurde bien réel à un monde poétique rêvé. D'expositions collectives en monographies, de foires en rencontres, Photo Days vous emmène d'une rive à l'autre de la Seine et vous guide dans Paris.

www.photodocparis.com

EMMANUELLE DE L'ECOTAIS



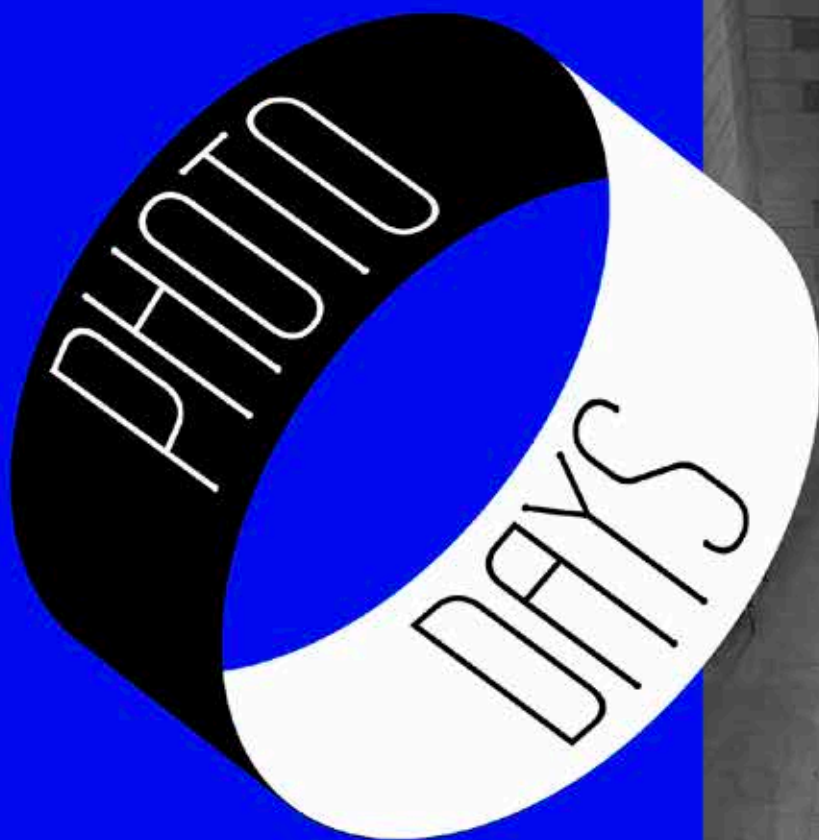
PICTO

@dagp
Pour le droit des artistes



IESA
arts&culture

30 LIEUX • 30 JOURS
DANS LES GALERIES
ET INSTITUTIONS
PARISIENNES



6 jan
6 fev
2021

photodays.paris

INOCAPGestion

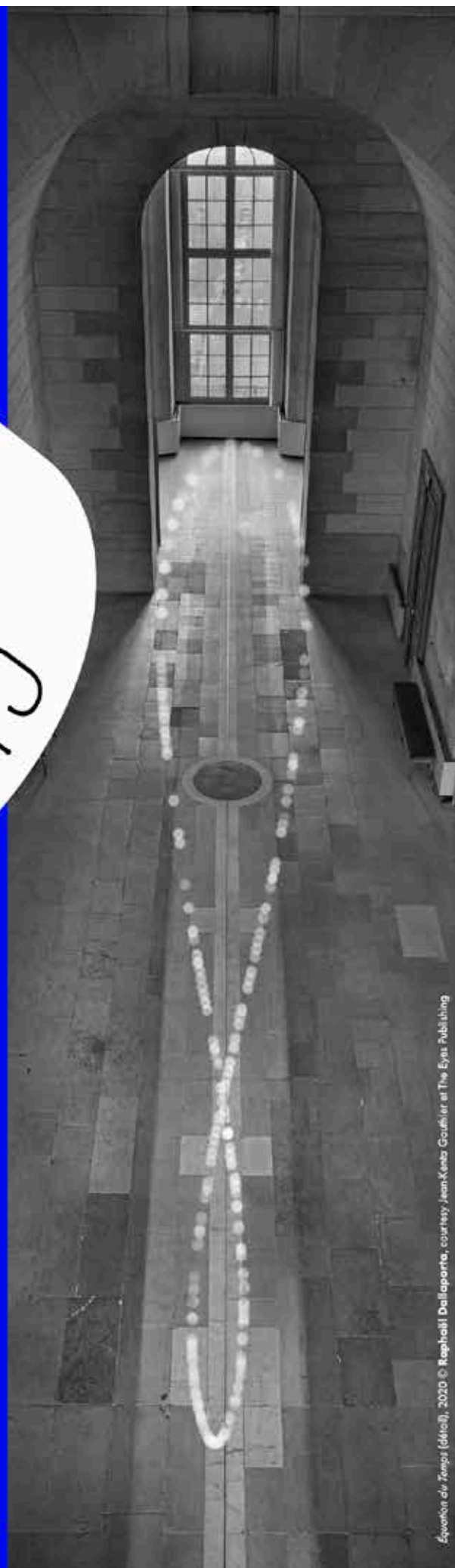
we are...

PARIS
le temps

CPA

la Fondation
des Artistes

IESA



Épave de temps (detail), 2020 © Raphaël Dallaporta, courtesy Jean-Keno Gauthier at The Eye Publishing